

Un Anglais à Lausanne en 1762-1764

Autor(en): **Bonnard, Georges-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **69 (1961)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-52770>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un Anglais à Lausanne en 1762-1764

Quand, à la fin de mai 1763, Gibbon, revenant à Lausanne après cinq ans d'absence, s'installa dans la pension des Henri Crousaz de Mézery, il y trouva, entre autres compatriotes pensionnaires comme lui, un jeune homme de son âge, William Guise, avec qui il se lia si bien que, le printemps suivant, il en fit son compagnon de voyage en Italie.

Guise était le fils d'un baronnet du comté de Gloucester, d'une très vieille famille dont les ancêtres avaient été seigneurs de Saint-Valéry sur Somme avant leur venue en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant, et que Charles II avait anoblie pour sa loyauté au cours des guerres civiles. Il avait quitté son pays l'été précédent pour faire son tour d'Europe comme tout jeune Anglais de son rang, ayant avec lui un petit cahier de soixante pages, relié en cuir brun, où il se promettait de noter les étapes de son voyage, ses impressions, ses observations et tout renseignement qu'il voudrait garder en mémoire. Ce cahier n'a pas disparu. Il est pieusement conservé dans les archives du manoir familial, Elmore Court. Sir Anselm Guise, son propriétaire actuel, a eu la grande amabilité de le mettre à ma disposition et m'a permis d'en tirer ce qui pourrait être de quelque intérêt pour des lecteurs vaudois.

Parti d'Angleterre le 21 août 1762, Guise était venu en quatre jours de Calais à Paris où il passa trois semaines à visiter la ville, ses monuments publics, ses églises et ses galeries de peinture. Puis, par Dijon et Lyon il gagna Genève. Les jeunes Anglais qu'il y trouva le retinrent plus de quinze jours. De son séjour il ne dit rien sauf qu'une fois il alla à Ferney, suivant l'usage, voir jouer Voltaire. Jusqu'à Lyon, il avait voyagé en diligence. De Lyon à Genève, il était allé à cheval et la longue randonnée lui avait fait grand plaisir. La traversée du Jura en particulier, par Nantua et le défilé de l'Ecluse, l'impressionna vivement. Aussi fut-ce à cheval de nouveau qu'il couvrit en un jour la distance de Genève à Lausanne. Les quelques mots qu'il en dit témoignent de son admiration pour le lac et les montagnes au-delà.

A Lausanne, il était attendu. Il n'eut pas à s'enquérir d'une pension convenable, comme le fit Gibbon quelques mois plus tard¹. A son arrivée, il descendit chez les Henri Crousaz de Mézery dont l'adresse lui avait vraisemblablement été donnée par leur voisine de la rue de Bourg, M^{me} Sigismond de Cerjat², née Hervarth, belle-sœur d'un cousin, le colonel John Guise.

Sitôt installé, William Guise note dans son carnet ce qu'il aurait à payer par mois : une guinée pour la chambre, quatre pour la table, vin ordinaire du pays compris, cinq shillings pour le service, sans compter les petits extras (*many other trifling payments*). Tout gentilhomme était alors censé faire du cheval. Henri Crousaz, qui dirigeait le manège de la ville, le mettait au service de ses pensionnaires à raison de quatre guinées le premier mois, de deux pour chacun des mois suivants, étant entendu que la location de chevaux pour promenades ou courses en dehors du manège se payait à part. Guise n'hésita pas à ajouter le manège à ses dépenses régulières qui dès lors se montèrent, sans compter les extras, à neuf guinées et cinq shillings le premier mois, à sept guinées et cinq shillings par mois pour la suite.

Mais Crousaz ne demandait pas à ses hôtes de régler leur compte régulièrement. A la veille de son départ, à la fin de son séjour de plus d'un an et demi, Guise écrit dans son journal :

« Ayant reçu de mon père la permission de faire le tour d'Italie et m'étant arrangé avec Mr Gibbon, qui a passé environ onze mois avec moi chez Mr Mézery, pour le faire avec lui, j'ai prié Mr Mézery de me dire ce que je lui devais, ce qui, comme j'avais négligé de le payer pendant mon séjour, fit une très grosse somme : pension, chambre, manège et extras se montèrent à 199 louis. »

Quelques années plus tôt, dans les comptes qu'il envoyait au père de Gibbon, Pavillard lui comptait la livre anglaise à « 14 livres et 16 sols de notre monnaie »³. Comme le louis valait 16 livres de France, ces 199 louis faisaient environ 210 livres anglaises de l'époque.

¹ Cf. *The Letters of Edward Gibbon*. Edited by J. E. Norton, vol. I, p. 151.

² Cf. W. DE CHARRIÈRE DE SÉVERY, *Notes sur quelques maisons de la rue de Bourg*, Lausanne 1907, p. 12 et 23.

³ Lettre de Pavillard du 14 janvier 1758 (British Museum, Add. Mss. 34887, 120-1).

Sur la base des renseignements que donne Guise, on peut calculer avec précision le total des extras que Crousaz lui porta en compte. Il avait passé dix-neuf mois à Lausanne et devait pour la chambre, la pension, le service et le manège, 136 livres anglaises et 16 shillings, à supposer toutefois que rien ne lui était décompté pour ses quelques excursions. Il dépensa donc en extras — par quoi il faut entendre les vins français, les chandelles, le blanchissage et la location de chevaux — plus de soixante-treize livres anglaises.

La pension de Gibbon, chez Pavillard, coûtait à son père 360 livres de France par semestre, donc tout près de 4 livres anglaises par mois¹. La pension des Crousaz de Mézery, plus agréablement située, avec une table bien meilleure, un service distingué, ne coûtait aux pensionnaires qu'une livre anglaise et demie de plus. Les étrangers ne pouvaient pas s'y sentir le moins du monde exploités. Et c'était bien le sentiment de Guise. On pouvait vivre à Lausanne à bon compte. Le luxe des vêtements y était défendu, comme le jeu, ce qui faisait que l'un et l'autre étaient modérés. Néanmoins, dit-il, « quand on vit dans une pension comme celle de Mr Mézery, il est impossible d'éviter nombre de petites dépenses qui, en fin de compte, rendent la vie beaucoup plus coûteuse qu'on ne peut l'imaginer ».

Non seulement Crousaz n'avait demandé aucun paiement pendant dix-neuf mois, mais il refusa de compter quoi que ce soit pour le vin ouvert ou bouché que Guise, oubliant les conditions posées en octobre 1762, s'attendait à voir sur son compte. Surtout il fit cadeau, à Gibbon aussi bien qu'à lui, des vingt-huit bouteilles de champagne et de bourgogne vidées au dîner d'adieu qu'ils avaient offert à leurs amis la veille de leur départ. C'est sans doute à ce geste de maître de pension grand seigneur que Gibbon faisait allusion quand, à Genève le 19 avril, il écrit dans son *Journal* : « Mézery nous a quittés enchantés de ses procédés et mécontents seulement de sa générosité un peu excessive. »²

Enchanté des procédés de M. de Mézery, Guise l'était aussi : « Il m'est impossible, écrit-il, de faire trop d'éloges de la politesse de Mr et M^{me} de Mézery pendant tout mon séjour à

¹ *Ibid.*

² *Le Journal de Gibbon à Lausanne*, Lausanne 1945, p. 270.

Lausanne... Pendant les dix-huit mois que j'ai passés à Lausanne, je ne me souviens pas d'avoir remarqué quoi que ce fût dans les manières (*behaviour*) de Mr et M^{me} de Mézery qui pût être désagréable à leurs pensionnaires. Bien au contraire, ils font tout ce qui peut leur être agréable. »

* * *

La pension des Crousaz occupait à la rue de Bourg, note Guise, deux maisons séparées par une cour, dont l'une est tournée du côté de la ville tandis que l'autre jouit d'une belle vue de la campagne et du lac. Cette vue, il l'appréciait d'autant plus qu'il trouvait la ville elle-même très laide (*very ugly*) et ses rues en pente bien malcommodes. Mais la société en était charmante :

« Si la ville est laide on est suffisamment récompensé par la vue et par la façon dont on y vit. On ne peut imaginer un genre de vie plus avantageux ou plus agréable pour un jeune voyageur. La gentillesse avec laquelle on est accueilli dans toutes les familles, dans toutes les sociétés, l'aimable liberté dont on y jouit sont de grands avantages, des avantages qu'on ne trouve nulle part ailleurs aussi bien qu'à Lausanne. Après une seule visite dans une maison, on y est toujours le bienvenu aux assemblées qui s'y tiennent. A Genève, c'est juste le contraire et Genève n'offre rien en compensation. »

Mais Guise n'était pas venu à Lausanne pour s'y amuser seulement. Il entendait s'y instruire, y apprendre le français en particulier. Aussi, après s'être enquis du prix de la pension, demanda-t-il des noms de professeurs. Il nota dans son carnet de voyage :

« Aucun maître n'accepte de venir vous donner des leçons à moins d'une guinée par mois. Mons^r Pavillard, professeur d'histoire, de géographie, etc. Mons^r Tretrand de Mathématiques, Mons^r Vicat de droit. »

Au moment de partir, il écrivit encore :

« Pendant mon séjour à Lausanne, j'ai pris des leçons de français avec Mons^r Pavillard, pasteur, professeur honoraire d'histoire et de géographie. Il est impossible de ne pas éprouver des sentiments de vive amitié pour un homme si bon, un caractère si véritablement aimable. Et je n'ai jamais non plus quitté avec autant de regrets quelqu'un que je connaissais depuis quelques

mois seulement ou même quelqu'un que je connaissais depuis beaucoup plus longtemps. »

Guise prit aussi quelques leçons de droit avec le professeur Vicat, « homme très estimé pour ses connaissances dans son propre domaine, autant que pour l'étendue de sa culture ». Il mentionne aussi, mais sans dire qu'il ait profité de leur enseignement, les professeurs de mathématiques Treytorrens, qu'il appelle Tratrant, et de théologie De Bons, qu'il écrit Dubon. La déformation de leurs noms sous sa plume est un indice qu'il n'avait qu'entendu parler d'eux, comme du D^r Tissot dont il dit qu'il était considéré comme un excellent médecin (*exceeding good*). « Tels sont, ajoute-t-il, les plus remarquables des professeurs et bien qu'il y ait certainement à Lausanne d'autres personnes cultivées, il ne s'y trouve pas à présent abondance d'hommes de grande intelligence (*of great parts*). »

* * *

Deux pages du carnet de Guise relatent sommairement l'excursion qu'il fit en compagnie de Gibbon, Sidney, Frey et de Salis aux Salines de Bex et jusqu'à Saint-Maurice. Gibbon était arrivé à Lausanne le 25 mai. Le 17 août il recommençait, après une longue interruption, à tenir régulièrement son *Journal*. Cette excursion n'y est pas mentionnée. Elle doit appartenir au mois de juin, ou juillet, voire au début d'août. Voici le récit de Guise :

« A quatre lieues de Lausanne au bord du lac on trouve Vevey, très jolie ville. J'ai vu l'inscription mentionnée par Addison ¹, au-dessus de la porte de Ludlow... Bex, très joli village, est curieusement situé au milieu des montagnes sur la route qui mène au Valais (*in the road to the Valley*). Les montagnes qui s'élèvent juste au-dessus valent bien la peine d'une visite. On les appelle les Salines. Au centre de la montagne la plus haute il y a des sources d'eau salée. Pour les atteindre plus commodément, on a percé la montagne de part en part et de la base au sommet. On entre au pied de la montagne. La galerie est assez large ou presque pour une personne. Elle est d'une jolie hauteur. On la suit pendant plus d'un quart de mille pour arriver à un grand réservoir

¹ J. ADDISON, *Remarks on Several Parts of Italy, etc.*, ed. A. C. Guthkelch, p. 205.

voûté de plus de cent pieds carrés où en hiver on garde l'eau salée. Il y a deux de ces réservoirs. Une grande roue de 36 pieds de diamètre environ élève l'eau des sources et l'introduit dans une canalisation qui la transporte à l'endroit, situé un quart de mille plus bas, où elle est filtrée et bouillie. Du centre de la montagne, tout en bas, on a creusé une galerie qui arrive tout près du sommet. C'est par là que je suis sorti. On vous montre l'endroit où les ouvriers qui avaient commencé leur travail de part et d'autre de la montagne se sont rencontrés. »

On aimerait savoir si Gibbon, alors déjà peu enclin aux efforts physiques, fit toute la visite décrite par son ami, ou si Guise fut le seul à sortir près du sommet. Les curiosités naturelles n'intéressaient guère le futur historien ¹. Sa visite des Salines le laissa probablement indifférent. En tout cas ses écrits n'y font pas la moindre allusion. De Bex on passa à Saint-Maurice que Guise appelle « un endroit très curieux, mais où il ne remarqua que « le très joli pont sur le Rhône, d'une seule arche d'environ 80 pieds ».

A la fin de septembre, comme Gibbon le note dans son *Journal* ², Guise et Lord Palmerston allèrent au lac de Joux. Guise en revint seul, Palmerston ayant poursuivi sa route sur Genève. A son retour, il consigna le souvenir de cette brève excursion en quelques mots :

« C'est un très joli lac de deux milles de long à peu près, dans une vallée fort plaisante. Il y a près du lac une source des plus curieuses qui d'emblée est presque aussi grosse qu'une rivière ³. L'eau du lac se perd dans des cavernes souterraines et ressort plus bas non loin du lac. Du sommet de la montagne à côté on voit sept lacs, disent les uns, neuf disent les autres. »

Apparemment, Guise ne prit pas la peine de gravir la Dent de Vaulion pour les compter lui-même. Mais peu après avoir écrit ces dernières lignes, il se rappela une autre curiosité naturelle dont on lui avait parlé à propos d'un autre petit lac et jugea bon de lui faire une place dans son petit cahier :

« Le lac de Brey, petit lac dans une très jolie vallée des montagnes entre Lausanne et Vevey, est remarquable pour l'excellence de ses poissons et de ses écrevisses dont on m'a affirmé

¹ Cf. *Gibbon's Journey from Geneva to Rome*, Edinburgh 1961, p. 51.

² P. 55 et 58.

³ Il s'agit de la Lionne.

qu'elles sont rouges avant d'être bouillies. Mais personne ne peut y pêcher sans la permission du bailli de Lausanne, propriétaire de tous les poissons et de toutes les écrevisses. »

Rentré à Lausanne le 25 au soir, Guise en repartit le 28 avec Holroyd, Manners et Clarke pour faire à cheval un tour de Suisse. Gibbon refusa de se joindre à eux sous prétexte que la saison était trop avancée et qu'un voyage à cheval ne lui disait rien. En fait, s'il aimait bien Guise et Holroyd et les eût accompagnés avec plaisir, les deux autres étaient à ses yeux « de jeunes fous, et parmi nous — entendez les jeunes pensionnaires des de Mézery — ce sont les fous qui entraînent les sages et jamais les sages qui gouvernent les fous ; ils feront du tapage partout, dépenseront beaucoup et reviendront sans avoir rien vu »¹. Le récit que Guise fait de ce voyage de trois semaines occupe douze pages de son *Journal*. A le lire, il ne semble pas que les appréhensions de Gibbon aient été fondées. Nous avons de ce tour de Suisse, que du reste nos quatre Anglais complétèrent d'une visite à la source du Danube, une relation plus circonstanciée, plus vivante dans les lettres inédites de Holroyd² à sa famille. Ce sont ces lettres, et non le petit cahier de Guise, qu'il convient de lire pour voir de quelle façon quatre Anglais à cheval parcouraient notre pays en 1763.

* * *

Les pages suivantes du cahier de Guise ne sont qu'en partie remplies. Nous en avons cité plus haut ce qu'il y écrivit à son départ de Lausanne. On y trouve aussi quelques renseignements sur la Suisse, une énumération des cantons avec l'indication de ceux qui sont protestants, des précisions sur le gouvernement de Berne et sur les milices. A la trente-septième page, il y commence son journal du voyage qui, en compagnie de Gibbon, devait le mener jusqu'à Rome. Dans ce qu'il dit de leur journée du 19 avril à Genève se trouvent quelques détails qui auraient pu figurer en note dans l'édition du *Journal de Gibbon à Lausanne*.

A deux reprises, Gibbon parle d'un nommé Murray ; le 14 mars, il passe la soirée « chez Madame Wylliamoz » et dit

¹ P. 65.

² British Museum, Add. Mss. 34887, 122 sqq.

« Murray y a fait danser »¹ ; le 18 avril, il le mentionne au nombre de ceux qui l'accompagnèrent à Genève². Qui était-il ? Pourquoi faisait-il danser chez les Wylliamoz ? Guise aussi le met au nombre des amis venus jusqu'à Genève : « Captain Wylliamoz, and Mr. Murray who lived with him. » Peut-être s'agit-il d'un camarade de service du capitaine qui servait dans l'armée anglaise, en séjour chez son ami.

Dans leur visite de la Bibliothèque de Genève, Guise nous informe que Gibbon et lui eurent pour guide un ecclésiastique très intelligent (*a very sensible clergyman*) du nom de Pittey (Pictet ?), ce qui expliquerait la précision et l'exactitude des renseignements donnés par Gibbon sur les « pièces curieuses » de la Bibliothèque.

Après leur dîner chez Lord Mountstuart, Gibbon et Guise allèrent aussi voir Peter Beckford, camarade de Gibbon à l'école de Westminster, chez un Mr. Billion qui, écrit Guise, tient une pension très médiocre (*very indifferent*), puis retournèrent pour souper chez Mountstuart où les attendait la même compagnie qu'au dîner augmentée d'un Mr. Turner et d'un Mr. Vallet.

* * *

Guise n'avait pas encore rempli son carnet de voyage. Il s'en fallait d'une vingtaine de pages. Il s'en servit encore pour le *Journal* de son voyage depuis le départ de Genève. Mais il écrivait maintenant en compagnie et sous l'influence évidente de Gibbon. Il ne pouvait plus se contenter de simples notes à peine rédigées. Il sentit que sa nouvelle manière exigeait un nouveau cahier. Il en acheta donc un, de plus grand format, simplement cartonné, peut-être à Turin, et y recopia tout d'abord ce qu'il avait écrit en traversant la Savoie, non sans retoucher son style. Les dernières pages du petit cahier relié de cuir brun restèrent inutilisées³.

GEORGES-A. BONNARD.

¹ P. 241.

² P. 264.

³ Une copie de ce document a été remise aux Archives cantonales, à Lausanne.